

« Le Pays parallèle ou la Folle Aventure de François Latour et de ses amies »

Guylaine Massoutre

Numéro 74, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28186ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Massoutre, G. (1995). Compte rendu de [« Le Pays parallèle ou la Folle Aventure de François Latour et de ses amies »]. *Jeu*, (74), 134–136.

positif scénique est bien utilisé, dans la mesure où il joue sur une même donnée symbolique : l'évasion. Seules les scènes jouées en hauteur, qui évoquent les conversations nocturnes de Claire et de Mi sous un ciel étoilé, semblent quelque peu étriquées. Mais ce n'est là, sans doute, qu'un effet des contraintes qu'imposaient au dispositif originel les limites de la salle d'Ottawa. La direction comme le jeu des acteurs suppléaient à ces infimes critiques. Certes l'interprétation la plus saisissante est celle de Robert Bellefeuille, qui trouve là une de ses plus grandes compositions. Hidalgo délirant de la médiocrité, il a su composer un personnage totalement excessif, qui ne s'impose que par la cambrure de sa posture, le maniérisme des arabesques que dessinent ses mains dans l'espace et les modulations de sa voix, qui s'apparentent plus au chant qu'à la diction. Les autres comédiens sont également remarquables. Un des grands moments du spectacle est l'évocation par le personnage de Claire, joué par Sophie Dion, des étés au cours desquels elle refusait sa féminité en lançant contre un mur, des heures durant, une balle de baseball, comme Steve Mc Queen dans *la Grande Évasion*. Le texte, dans ses excès, a trouvé là des interprètes et un metteur en scène qui ont su le servir.

Dominique Lafon

« Le Pays parallèle ou la Folle Aventure de François Latour et de ses amies »

Texte collectif, sous la direction d'Emmanuel Bilodeau. Mise en scène : Emmanuel Bilodeau ; décors, costumes et accessoires : Laurent-Michel Tremblay ; éclairages : Sylvain Bédard ; son : Lyne Noël. Avec Geneviève Angers (Génia, Fleur jolic-jolie), Emmanuel Bilodeau (Mermite le Magicien, Lancelot du lac), François Chénier (François Latour), Mireille Naggar (Martine, Gare, Jemenbalance), Geneviève Rochette (Mme Portelance, grenouille, reine Déborabora) et Nathalie Trépanier (Nonon, Gouille, Dame du lac). Production du Théâtre de l'Allumette, présentée à l'École nationale de théâtre du 22 décembre 1994 au 6 janvier 1995.

Quand les ruses nous amusent

Les contes de fées et de chevaliers sont de tous temps et de tous lieux, porteurs de significations cachées que l'art du conteur renouvelle selon l'émotion qu'il y insuffle et selon la direction de son récit. Raconter un conte folklorique, c'est faire varier ce que différents adultes ont repris à leur compte et enfoui au fond de leur mémoire affective. Or, l'efficacité des contes, c'est leur souplesse, c'est la liberté qui les transporte de l'un à l'autre conteurs sans que la magie se rompe, même si les sens fluctuent. Ici, sans embarras et sans autre trame qu'une aventure épique, le folklore reçoit un grand coup de plumeau ; le bric-à-brac du pays parallèle est bien celui de notre temps.

C'est un très (ou peu ?) sérieux conte de fées qu'a décidé de monter Emmanuel Bilodeau, pour sa première mise en scène

professionnelle, qui a choisi le principe d'une création collective, à partir d'improvisations mises au point durant quatre mois, autour d'une expérience commune et banale : une histoire de chevaliers qui débute dans une classe, entre des enfants. Jeune public, à vos marques : cette improvisation, qui pourrait être la vôtre, ne double-t-elle pas en s'en moquant votre univers familier ? Ce pays parallèle, est-ce celui de l'imagination enfantine ou celui d'une troupe de jeunes adultes nostalgiques de l'enfance ? Quel est ce vent de

Sur la photo :
François Chénier et
Emmanuel Bilodeau.
Photo : Maxime Côté.



fraîcheur qui, à la sortie du spectacle, nous semble soudain embellir le quotidien ? J'ai trouvé la même magie dans ce *Pays parallèle* que dans *Alphonse*, de Wajdi Mouawad, où Emmanuel Bilodeau faisait vivre « l'adulte-enfant » avec tendresse et humour sur le chemin d'une extraordinaire aventure imaginaire.

Rien de plus efficace et de plus classique, pour raconter une histoire, que le conteur participe à l'aventure. Ici, six conteurs : le courageux François Chénier dans le rôle du héros au grand cœur, la séduisante Geneviève Angers dans celui de Génia la Belle, la versatile Geneviève Rochette tour à tour institutrice, grenouille et reine méchante, Nathalie Trépanier et Mireille Naggar, les copines complices de toutes les métamorphoses, et enfin l'énigmatique Emmanuel Bilodeau dans la peau du magicien et de Lancelot. Ces jeunes acteurs, diplômés depuis deux ou trois ans, ont déjà de belles expériences professionnelles, notamment à la télévision dont ils ont appris le rythme (quelques clins d'œil accrocheurs à des émissions connues feront sourire les enfants au passage). Mermite le Magicien, Gare et Gouille qui avalent les enfants, Jemenbalance le gardien de l'équilibre du monde, Déborabora la sorcière, la philosophique grosse-grasse-grenouille et Lancelot prisonnier du lac fomentent les pires épreuves initiatiques que François franchit un peu par hasard et involontairement.

Ce spectacle truculent, monté avec peu de moyens dans la salle ouverte de l'École nationale de théâtre, a relevé le défi de créer une magie qui demeure tout autre dans une salle sophistiquée. La proximité physique des acteurs suscite une curiosité, chez l'enfant spectateur, qui est davantage liée à l'art du conteur qu'à celui de l'image, du décor, de l'accessoire ; la scénographie joue

un rôle de soutien non négligeable mais secondaire. Bien sûr, quelques effets spéciaux, même gros, soulèveront l'empathie définitive qu'ont par ailleurs éveillée l'aventurier en danger, la victime en détresse, les adjuvants maladroits et les opposants malicieux et malfaisants.

L'histoire aurait pu tomber à plat. Mais impossible de résister à l'engouement évident des acteurs en mouvement — François Chénier nous a présenté d'excellents numéros de mime ; les gargouilles étaient également très drôles — et à leurs gags verbaux. Les affres du désespoir enfantin, lorsque l'enfant s'identifie aux malheurs de son héros de l'instant, semblaient avoir basculé dans l'histoire même : ce pays parallèle, c'est bien derrière l'école qu'il s'étend, en marge de cette éprouvante classe où tout s'amorce sans aboutir, où les lois se répètent comme un mauvais sort, où chaque activité est une montagne à gravir et où, pourtant, les résultats semblent imperturbablement fixés d'avance ; ce pays parallèle, c'est la solution qui change le cours du monde. Il y a donc deux mondes : celui de l'école — fantaisiste mais injuste — et celui du jeu — rocambolesque et absurde mais salvateur. L'un se déverse dans l'autre, et un événement alchimique survient à la fin : François surmonte ses blocages scolaires et avoue son amour à Génia. Simple, mais génial.

Les symboles des contes de fées sont connus ; qu'ils fassent recette est chose sue ; mais chaque production défie l'illusion : l'arsenal de vieux poncifs que ces histoires charrient doit basculer dans une dimension de la réalité apte à nous emporter, à nous surprendre, à nous reconforter même à propos de l'existence d'un monde enfantin merveilleusement plus vrai que le nôtre. Défi aussi face au jeune public, qui en a vu d'autres : les enfants ne gobent pas toutes

nos supercheries, pas plus au théâtre que dans la vie. Dans ce spectacle optimiste, ils ont souri et ri des malheurs et des joies des enfants qu'ils n'ont pas perdus de vue à travers leurs jeux de rôles. François Latour, au terme de son épopée moyenâgeuse, a acquis une maturité enviable. L'enfant spectateur sait qu'il a été témoin d'une manipulation d'illusionniste ; l'indépendance enviable à laquelle accède le héros, François, est celle qu'il convoite en secret et dont il rêvait déjà, lorsque, près de son lit, ses parents lui racontaient le monde dans un livre de contes enchantés.

Les yeux ravis des enfants rappellent aux grands quel rôle capital l'imaginaire remplit en produisant des symboles qui nous permettent, tout au long de la vie, d'entretenir une autonomie toujours menacée.

Guylaine Massoutre